

PERSONNAGES :

Onze adolescents

COLOMBINE

LAÏLA

FANNY

STELLA

MERIEM

PAOLINE

CARMEN

EDDY

TITOUAN

MO

HYPPOLITE

Création d'Hyppolite le 12 mai 2008, à Toulouse, dans une mise en scène d'Adeline Dété et Patrick Ellouz, avec les membres des Accueils jeunes municipaux d'Alban-Mirville, de l'Hers et de Ranguel : Mohamed Bagdad, Fatima Benabdallah, Habiba Benabdallah, Derkaoui Bouchnafa, Fahmi Derbail, Walid Derbail, Alicia Djemai, Iris François, Mathilde Jarry, Claire Larnettri, Hymène Matti. En partenariat avec le service de l'animation socioculturelle de la mairie de Toulouse (31).

Sept filles et quatre garçons, cherchant l'espace où ils sauront enfin comment se rassembler.

COLOMBINE.- On nous fait passer dans une autre pièce – la mère d'Hyppolite, avec ses longues mains et quatorze bagues pour dix doigts – elle nous sourit, non elle sourit, pas spécialement à nous, ça lui vient alors elle le fait, sans adresser son sourire à qui que ce soit, elle sourit dans le vide – et elle indique l'autre pièce –, elle dit : par là, plus loin, je vous en prie, vous serez mieux dans la véranda.

Stella regarde les autres, tous les autres, sauf Hyppolite.

Il y a son père aussi, le père d'Hyppolite, qui s'appelle Marc – je ne sais pas pourquoi je connais le prénom du père d'Hyppolite, et pas le prénom de sa mère. Mais je serais incapable de vous décrire les mains du père d'Hyppolite.

Chacun occupe son corps comme si c'était la première fois.

STELLA.- On entre dans l'autre pièce. On la traverse. Je serre contre moi la photocopie. Tout le monde a dû garder la photocopie. J'aime bien l'odeur des photocopies. Je me rends compte que personne ne pleure plus. Je regarde le visage de Mo, le visage de Titouan, celui de Paoline. Nous ne pleurons plus. J'aurais dû photocopier les larmes qu'on vient de sécher.

FANNY.- Je veux me barrer d'ici.

mo.- Je m'appelle Mo.

FANNY.- Fanny.

Mo regarde Fanny, qui ne le regarde pas. Meriem, les yeux fixés sur Fanny, qui baisse les siens.

mo.- Rue Hector-Berlioz. Mars dernier. Un samedi après-midi. Tu portais une robe noire, avec un tee-shirt dégueulasse. Hyppolite nous a présentés. Mo.

Silence.

FANNY.- Aucun souvenir.

mo.- Moi, j'ai une mémoire infailible.

TITOUAN.- Mo -

FANNY.- Je suis contente pour toi.

LAÏLA.- J'ai faim. J'ai soif. J'ai mal au ventre.

EDDY.- La mère d'Hyppolite nous demande de nous asseoir.

mo.- Comment lui dire à cette fille, que j'ai une mémoire plus courte que sa jupe - du mal à retenir combien font 3 x 4 - comment lui dire que je me souviens tout juste du prénom de ma mère - je vais rater mes études à cause de ça - comment lui dire qu'il y a neuf chances sur dix pour qu'Alzheimer soit mon père ?

EDDY.- La mère d'Hyppolite nous tend des boudoirs. Dans un plat en argent, avec des perroquets gravés sur les bords, en guirlande. C'est beau, je trouve. Et puis, ils sont bons, ses boudoirs.

mo.- Comment lui dire qu'elle est la seule personne à qui je pense depuis mars ?

STELLA.- La mère d'Hyppolite va chercher des rafraîchissements.

FANNY.- C'est pas un prénom, Mo. Tu devrais te plaindre. Si tes parents te refilent un prénom bidon, tu n'es pas obligé d'accepter. Fanny, c'est pas mon vrai prénom.

MERIEU.- Qu'est-ce que tu racontes ? C'est pas ton vrai prénom ? Depuis quand ?

FANNY.- J'ai changé quand j'avais sept ans.

MERIEU.- Trois ans qu'on se connaît, je t'ai appris à te maquiller, et je t'ai fait écouter Barry White, et je te fille des barres de céréales tous les matins, et je suis pas au courant ? Lui, tu ne sais pas qui c'est et il a droit à ton reality show haut-les-mains-bas-les-masques ?

FANNY.- Ma grand-mère s'appelait Paule. Je l'adorais, ma grand-mère, mais trouvez-moi une nana de moins de cinquante balais qui s'appelle Paule de nos jours ! Alors à sept ans, j'ai dit à mes parents : je m'appelle Fanny, sinon je fugue. Et ils ont fait : ah oui ? Ils ont fini par dire : d'accord. Non merci, veux pas de boudoir.

Elle est soudain submergée par les larmes, mais veut les retenir.

MERIEU.- Fanny -

FANNY.- Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça.

MERIEU.- Excuse-moi.

TITOUAN.- Mo -

MO.- Paule, c'est cool. C'est court. Ça claque. *Paule.*

TITOUAN.- La mère d'Hippolyte nous laisse les uns face aux autres, dans la véranda, tous assis sur des chaises d'osier, de fer forgé ou de plastique, des chaises dépareillées.

MO.- *Paule-position.*

STELLA.- Je n'aime pas l'odeur de cette véranda.

TITOUAN.- Des chaises comme nous, je me dis. Parce qu'à part Mo, Stella et Paoline, je ne connais personne, personne au point de pouvoir dire : je te connais. Il y a ce gars avec le blouson rouge, Eddy. Un jour, Hippolyte m'a dit : c'est Eddy.

EDDY.- Ça va ?

TITOUAN.- C'est toi, Eddy.

EDDY.- C'est moi.

TITOUAN.- Titouan.

MO.- Mo.

EDDY.- Eddy.

PAOLINE.- Paoline.

EDDY.- Eddy.

STELLA.- Stella.

COLOMBINE.- Colombine. Elle, c'est Carmen.

LAÏLA.- Laila.

EDDY.- Eddy.

MO.- Elle, c'est Fanny-Paule. (à Merieu) Et toi ?

TITOUAN.- Mo -

FANNY.- Eh, Bozo, tu la veux, ta baffa ?

MERIEU.- Merieu.

MO.- Je plaisante -

TITOUAN.- Mo -

MO.- Arrête de répéter mon prénom toutes les trois secondes. Mange un boudoir !

Silence.

Titouan et Mo : tension.

Les autres se regardent de biais.

Certains mangent des boudoirs ; d'autres se rongent les ongles ou triturent une fringue.

PAOLINE.- Par la baie vitrée de la véranda, on peut voir le jardin des parents d'Hippolyte, avec la balançoire rouillée, le ballon de foot, le salon de plastique blanc, le parasol éteint, le ciel gris. Un jour, Hippolyte m'a dit qu'il mangerait des abeilles, par amour pour moi. Il l'a jamais fait, ce conard. Titouan, tu le sors, ton poème. Parce que je n'ai pas l'intention de moisir ici.

TITOUAN.- Je peux ?

mo.- On est là pour ça, non ? Tu préfères te taper un baby-foot ?

LAÏLA.- Vous étiez en classe avec lui ?

PAOLINE.- Titouan, Mo, Stella et moi.

LAÏLA.- J'habite le pavillon d'à côté.

COLOMBINE.- Celui de gauche. Moi, celui de droite. Carmen, juste en face.

Carmen se lève, va près de la baie vitrée, tenter de s'absenter des autres.

LAÏLA.- Ça fait deux ans qu'on se connaissait. Quand ils ont emménagé, on s'est dit que c'était des bourges qui débarquaient, avec toute la quincailerie, et puis non, parce que monsieur Marc venait de se faire licencier, alors voilà. On leur a apporté des pâtisseries.

FANNY.- Moi, je le connais depuis dix ans, Hippolyte, depuis toujours, alors ferme un peu ta gueule.

MERIEU.- Fanny !

mo.- Hé oh -

LAÏLA.- Tu ne devrais pas sortir sans ton infirmière, tu sais ?

FANNY.- Pourquoi tu la ramènes ? « Je le connais depuis deux ans. » Tu le connais d'où ? J'étais en primaire avec lui. Avant qu'il déménage, on était tout le temps fourrés ensemble, tout le temps. Meriem peut t'en parler, elle tenait la chandelle.

MERIEU.- Fanny, regarde-moi. Regarde-moi, dans les yeux.

FANNY.- Non.

MERIEU.- Regarde-moi !

Silence.

Fanny regarde Meriem dans les yeux.

MERIEU.- Ça va, ma tourterelle ?

FANNY.- Pardon.

MERIEU.- Regarde-moi. Je suis là.

FANNY.- Mais il est mort maintenant, il est mort. Comment je vais faire, moi ? Qu'est-ce que je peux être ?

Elle s'effondre. Laïla va la prendre dans ses bras. Eddy va pour s'allumer une cigarette.

mo.- Hé mec, pas de clope ici.

FANNY.- À part des bouts de ficelle ?

LAÏLA.- Il n'aimerait pas qu'on pleure. Quand il a su pour son truc à la tête, il m'a prévenue : il faudra sourire, je compte sur toi, Laïla, tu souris tout le temps, entraîne les autres.

Fanny repousse Laïla et va se placer devant la baie vitrée.

Laïla reste debout, immobile.

EDDY.- Hippolyte et moi, on allait fumer le soir, dans les parcs fermés. On escaladait les grilles. On s'asseyait sur un banc et on écoutait le vent dans les

arbres, en grillant des clopes. On était timides, on le savait, on savait qu'il fallait travailler contre soi, pour devenir des caids et emballer la galerie. On rêvait d'être enfin nous-mêmes. Alors, on fumait pour se donner des airs. Et on toussait. La nuit. Comme ça. Sous les arbres. Comme des frères.

mo.- À quoi tu penses, Eddy ?

EDDY.- Rien, je regarde la branche cassée, là-haut, le genévrier.

TITOUAN.- Je peux vous lire mon poème ?

COLOMBINE.- Bien sûr.

TITOUAN.- Mo, tu peux arrêter de bouffer des bou-
doirs ?

mo.- C'est compulsif.

STELLA.- Comment tu sais que c'est un genévrier ?

mo.- D'accord, j'arrête.

EDDY.- J'en sais rien, j' imagine.

STELLA.- Ça doit sentir très bon, un genévrier. Ça fait
longtemps que tu fumes ?

TITOUAN.- Je voudrais que ce soit toi qui lises mon
poème, Carmen.

EDDY.- Je ne sais pas, deux ans.

Silence.

*Colombine se surprend à regarder étrangement
Carmen, puis Titouan, puis elle-même.*

TITOUAN.- Je ne lis pas très bien. Et puis, Hypolite
m'a dit que tu lui lisais des extraits de tes bouquins
préférés, des fois. Alors -

Regard de Fanny à Carmen. Regard de Laila.

CARMEN.- Il t'a parlé de moi ?

TITOUAN.- Une ou deux fois.

CARMEN.- Quoi d'autre ?

TITOUAN.- Tu ne parles pas beaucoup, parce que tu
es supérieurement intelligente. Tu as horreur de te
faire remarquer, mais tu ne peux pas t'empêcher
d'être la première de ta classe, haut la main -

MERIEU.- Tu es la première de ta classe ? La chance.
Moi, je voudrais gagner des concours, plus tard.
N'importe lequel, pourvu que je gagne.

FANNY.- Je me barre.

Fanny va pour partir. Meriem la retient.

MERIEU.- Fanny -

mo.- Après le poème, Fanny. S'il te plaît. Fais plaisir à
Titouan. C'est un garçon sensible. Il pleure pour un
rien. Ménage-le.

Carmen s'est saisie du poème de Titouan ; elle lit.

CARMEN.- « Si j'étais grand.

Je ne comprends pas si j'étais grand.
Pourquoi si j'étais, pourquoi j'étais ?

This image shows a page from a document where the text is either blank or so heavily faded that it is illegible. Only very faint, blurry horizontal bands are visible across the page, which appear to be the remnants of printed or written content.

Pourquoi, pour devenir grand, en pensée, on emploie un verbe à l'imparfait ?

Est-ce que je n'ai aucune chance d'être demain plus grand qu'hier ?

Est-ce qu'hier va me retenir toute ma vie ?

Est-ce que ça existe, le futur, si pour s'y projeter on parle au passé ?

Si j'étais grand, disait Hyppolite, si j'étais grand, je serais moi petit enfant, disait Hyppolite, si j'étais grand, je serais ce que j'étais hier, mais *demain*.

Quelle tête aurai-je quand je serai petit enfant et grand ?

Si j'étais grand, je serais aviateur et je planerais sur mon berceau, en balbutiant des mots très nobles.

Si j'étais grand, je serais pompier pour éteindre les feux immenses que j'aurais allumés dans le cœur des petites filles.

Si j'étais grand, je rentrerais le soir chez Maman, à la main mon attaché-case.

Si j'étais grand, on ferait les pires conneries, en deux fois pire, puisqu'on serait grand et petit.

Si j'étais grand, j'aurais les mêmes copains toute la vie et on mourrait ensemble, infimes, les uns contre les autres, voués sur nos cannes, et on ne saurait plus comment marcher, comme hier on ne savait pas.»

Silence.

mo.- Ces boudoirs, je les trouve secs, et puis ça colle aux dents.

CARMEN.- (à Titouan) Merci.

TITOUAN.- C'est pour Hyppolite. C'est pour nous tous.

COLOMBINE.- Merci beaucoup.

LAÏLA.- Vous avez vu, le ciel ?

STELLA.- Tout à l'heure, au cimetière, j'aurais parié sur la pluie, mais ça va aller, on dirait.

COLOMBINE.- Tu en as écrit d'autres ?

TITOUAN.- Quelques-uns.

COLOMBINE.- Je pourrais les lire ? -

CARMEN.- Toi, Fanny, toi, si tu étais grande, tu serais quoi ?

FANNY.- Pourquoi moi ?

CARMEN.- Comme ça.

Silence.

LAÏLA.- Moi, si j'étais grande, je dirais plutôt *quand je serai grande*, verbe au futur, que ce soit clair entre moi et le reste du monde que je veux l'être, je veux être grande, je ne veux pas avoir mes baskets collées au passé -

mo.- Je vous laisse.

TITOUAN.- Mo, reste -

FANNY.- C'est aujourd'hui que je suis grande. Ça y est. Grandir, ça m'a pris un mois et demi. Quand j'ai su que le garçon que j'aime plus que toi, plus qu'elle, et

elle, et plus que n'importe qui ici, avait une petite tache sur le cerveau, et qu'il en sortirait vidé comme une bête à l'abattoir, quand j'ai su ça, j'ai été grande. Ça te va comme réponse, Carmen?

CARMEN.- C'est si difficile de me regarder en face, Fanny? C'est difficile à accepter que le garçon que tu aimes depuis toute petite puisse en aimer une autre, un peu plus grande que toi -

mo.- Maintenant, vous allez vous taire. Vous allez vous asseoir. Carmen, assieds-toi. Fanny. On va se recueillir trois minutes, en silence, et puis chacun va rentrer chez soi, réfléchir, regretter, espérer, chanter, danser, lire. Parce que c'est la vie. D'accord? Et parce que j'ai un pote là-bas, de l'autre côté de ces arbres, de l'autre côté de ces immeubles, j'ai un pote qui a les pieds au froid, et plus personne sur qui pomper mes devoirs de maths, alors la ferme.

Silence.

Tous s'assoient, sauf Eddy qui reste devant la baie vitrée, à regarder les arbres.

EDDY.- Excuse-moi, Mo, mais je regarde les arbres.

Paoline se lève.

PAOLINE.- Si Hyppolite était grand, d'abord il ne serait pas mort, pas mort hier, ni aujourd'hui, ni demain. Il serait avec moi, sous le préau, à me faire la leçon, parce que je n'ai jamais envie de rien, et il pleuvrait comme il pleut toujours, quand on est sous le préau.

Hyppolite s'approche d'elle.

HYPPOLITE.- Ça va, Cosette?

PAOLINE.- D'après toi?

HYPPOLITE.- C'est à cause de ta note en anglais?

PAOLINE.- Rien à foutre de l'anglais. *Don't give a fucking shit.* Tu vois, je maîtrise parfaitement.

HYPPOLITE.- Moi, j'écoute des chansons. C'est pour ça que j'ai la moyenne. (*il chante*)

*When you think the night has seen your mind
That inside you're twisted and unkind
Let me stand to show that you're blind
Please put down your hands
'Cause I see you.*

PAOLINE.- C'est pas très malin de ta part de me faire rire, Hyppolite.

HYPPOLITE.- Tu préfères que je te fasse pleurer?

PAOLINE.- Ben ouais.

HYPPOLITE.- J'ai une tumeur au cerveau.

PAOLINE.- Très drôle.

HYPPOLITE.- Regarde les abeilles, Paoline. Regarde. Je pourrais les manger, pour toi. Pour te faire rire, encore. Je me foudrais qu'elles me piquent la trachée, les amygdales, tout le boxon. Regarde les abeilles.

PAOLINE.- Et puis, il est parti, en souriant.

Titouan se lève.

TITOUAN.- Si Hyppolite était grand, il serait le plus grand poète que j'aie jamais rencontré. Moi, je ne suis qu'une breille à côté de lui -

FANNY.- Il écrivait ? -

CARMEN.- Quels poèmes ? -

TITOUAN.- C'était pour les copains. Exclusif, il disait. De l'amitié. Comme des serments.

Hypolite s'approche de Titouan. Mo le suit.

HYPPOLITE.- Titouan, je vais te lire ce truc que j'ai écrit dans la nuit. Tu vas me dire ce que tu en penses.

MO.- Je vais faire un tour pendant que vous vous touchez ?

HYPPOLITE.- Qu'il est con. C'est pour toi aussi, Mo.

MO.- J'en veux pas de ton poème ! C'est des trucs de femmelette. Sérieux, je m'inquiète pour vous, les mecs.

TITOUAN.- Moi, ce que je voudrais, c'est écrire un roman, un vrai, avec un début, deux cents pages et une fin.

HYPPOLITE.- « Hier, j'étais en cage
Dans mon corps et ma rage,
L'enfant rugissait

Parce qu'il n'y a pas de lendemain.
Et mon fouet dans le poing,
J'étais pressé de me dompter pour sortir ;

Mais je n'avais qu'un petit pouvoir de merde :

Celui de prendre la main d'un ami

À travers les barreaux,

C'est tout. »

MO.- Dans un poème, tu ne peux pas écrire merde, ça se fait pas.

Eddy se lève.

EDDY.- Si Hyppolite était grand, il m'apprendrait à faire des volutes qui durent une heure, avec des cigarettes même pas light.

Hypolite s'approche d'Eddy.

HYPPOLITE.- Eddy, je voudrais que tu rencontres Titouan et Mo. C'est des mecs à part. Il y a Fanny, aussi. On s'est tellement aimés, quand on avait huit ans. Si elle me l'avait demandé, je me serais fait tatouer son prénom sur la poitrine. Elle l'a jamais fait. Heureusement, parce qu'à huit ans, un tatouage, tu dois le sentir passer.

EDDY.- C'est interdit par la loi, je crois. Fanny. Ouais.

HYPPOLITE.- Il est bien, ce parc. Je le préfère aux Amayllis. Le fer forgé, ça te nique le dos. Arrondis la bouche. Arrondis, je te dis.

EDDY.- J'arrondis !

HYPPOLITE.- Cul-de-poule, allez, n'hésite pas.

EDDY.- Cul-de-poule !

HYPPOLITE.- Comme ça.

Ils font mine de faire des volutes, sans vraie fumée.

EDDY.- Ça marche ! Hyppolite, regarde ! Celle-là, c'est la mienne !

HYPPOLITE.- Tu as ton cerceau, maintenant, fais passer un lion à l'intérieur ! Un lion, Eddy, un lion !

Ils rient.

Laila se lève.

LAÏLA.- Si Hyppolite était grand, il ferait de moi ce que je ne serai jamais, parce que je n'ai pas confiance en moi. Il avait tellement confiance en lui. Pourtant, je suis si pleine d'espoir.

Hyppolite s'approche d'elle.

HYPPOLITE.- C'est une orientation du cœur. Si tu espères, c'est que ton cœur pointe dans cette direction-là. Tu as de la chance, Laila. À toi, je peux le dire, je sais que tu sauras encaisser : je vais mourir.

LAÏLA.- Qu'est-ce que tu racontes ?

HYPPOLITE.- Je rentre à l'hôpital la semaine prochaine. Je n'en sortirai pas. C'est comme ça. J'ai un truc à la tête. Depuis trop longtemps pour qu'on essaie de m'en débarrasser. C'est rien. C'est la vie. Si tu pleures, je dis à ton père que tu sors avec Robache. Il va te tuer. Et ta mère, je te dis pas !

LAÏLA.- Je l'ai regardé, bouche cousue. Il a posé un index à chaque coin de mes lèvres, il a étiré mon sourire, comme on suspend un linge à une corde.

HYPPOLITE.- Je le savais. Je savais que je pouvais compter sur toi. C'est bien. C'est comme ça. Le pire, c'est pour mes parents. Il faudra passer les voir -

LAÏLA.- Tais-toi. Je lui ai dit : tais-toi.

Carmen se lève.

CARMEN.- Si Hyppolite était grand, il m'emmènerait au bout du monde.

Fanny se lève.

FANNY.- Si Hyppolite était grand, il me dirait que c'est moi le bout du monde.

CARMEN.- Si Hyppolite était grand, il me prendrait dans ses bras et il se retiendrait de pleurer, parce que c'est ce qu'il faisait, avec moi.

FANNY.- Avec moi, il pleurerait et c'est tout. Parce que c'est moi, il peut, il sait qu'il peut.

TITOUAN.- Mo.

MO.- Quoi ?

TITOUAN.- Je veux qu'on y aille.

COLOMBINE.- La mère d'Hyppolite nous apporte des rafraîchissements. Je regarde ses mains et ce sourire qu'elle adresse au vide. Je me dis que c'est là qu'est Hyppolite maintenant : dans le vide, autour de nous. Il est là. Il nous regarde. Il nous en veut. Il nous remercie. Je me suis habillée de toutes les couleurs, c'est une promesse que je lui ai faite, de ne surtout pas changer ma façon de voir les choses.

Stella se lève.

Certains vont se servir à boire.

STELLA.- Je me sers une orangeade, un Fanta dégueulasse qui va me ruiner l'estomac et je vais vomir, c'est sûr, parce que j'aime pas l'odeur des bulles. J'ai gardé la photocopie, avec les prières, les chants, et tout le tralala. Elle est dans ma poche intérieure. Je l'épinglerai au-dessus de mon lit. J'enlèverai les posters débiles que je ne peux pas m'empêcher d'accrocher. Ces visages que tout le monde connaît, les gens de mon âge, tout le monde, et pourtant je ne les connais pas, je ne sais pas qui c'est, juste un visage avec un nom, et ils dorment avec moi, pourquoi ? Si j'étais grande, je serais ce gorille dans les zoos, qui tourne le dos aux visiteurs, il y a toujours un singe dans ce genre, eh ben c'est moi, c'était moi, ce sera moi.

MO.- Eddy me serre la main, il serre la main de Titouan, il nous dit :

EDDY.- Désolé, mais on m'attend.

TITOUAN.- Il quitte la véranda, traverse le jardin, ouvre la porte de bois blanc et disparaît.

HYPPOLITE.- Salut, Eddy.

CARMEN.- Si j'étais grande, je ferais mon possible pour ne pas redevenir petite.

FANNY.- Et moi, je ne trahirais personne.

MERIEU.- Moi, je ne sais pas. J'aime des trucs que je suis même pas sûre d'aimer. J'aime bien être jolie. En même temps, j'adore la gueule que j'ai le matin, au réveil.

EDDY.- (*ailleurs*) Je traverse les rues de la ville. Je regarde les meubles. Les fenêtres. Les tags, et je me dis qu'y a des mecs doués. Je marche, les mains dans les poches. J'ai allumé une clope, je la grille doucement. Je regarde autour de moi. Il y a les gens. Est-ce qu'ils me ressemblent ? Est-ce que je suis comme eux ? Qu'est-ce qui nous différencie, au fond, les uns des autres ? Je tousse. Je me dis que c'est ma dernière clope, en souvenir de nous, vieux. Et voilà. Elle est fumée. Ciao.

LAÏLA.- On y va ?

MO.- Ouais.

TITOUAN.- Il faut remercier la mère d'Hyppolite.

LAÏLA.- Elle s'appelle Carole.

COLOMBINE.- Son père, c'est Marc.

MERIEU.- Vous leur faites la bise, vous ?

MO.- (*à Fanny*) Au revoir, Fanny-Paule Nord.

FANNY.- Salut, Bozo.

CARMEN.- Au revoir, Fanny.

MERIEU.- Salut. Merci à tous. Je ne sais pas pourquoi au juste, mais merci.

LAILA.- Est-ce qu'on se reverra ? Avec Colombine et Carmen, c'est sûr, on habite à côté, mais vous ?

MO.- Ouais.

STELLA.- Vous savez où nous trouver, et nous on sait. Vous, c'est Émile-Zola. Nous, c'est Victor-Hugo. Ça sert à ça, les écrivains. Se filer des rancards.

TITOUAN.- Bon.

Ils sont tous debout. Ils se regardent. Baissent les yeux. Se regardent à nouveau. Regardent autour d'eux. Les verres vides. Les bouteilles orange et jaunes et noires. Le plat de boudoirs.

FANNY.- Bon ben -

MERIEU.- Tu viens ?

FANNY.- Ouais.

Silence.

Personne ne bouge.

MO.- Quelqu'un a une Game Boy ?

TITOUAN.- Mo -

MO.- Mais personne ne bouge !

COLOMBINE.- On se tournait autour, à déplacer les chaises de trois centimètres, à mater le jardin avec le salon de plastique blanc, les arbres autour. Je voyais le mur de chez moi, le mur de ma maison et je me demandais combien de temps il me restait à passer là.

MERIEU.- On s'est rassis, finalement. On n'a plus rien dit. On a bu des orangeades et fini tous les boudoirs. Je me trouvais moche, avec le rimmel craté et le fond de teint, laisse tomber, mais franchement ? Rien à foutre.

TITOUAN.- À cet instant, j'avais l'impression qu'Hypolite, c'était nous, et ce qu'on pouvait en dire, c'était un garçon qu'on avait tous connu, et chacun à sa manière, et la manière de chacun, c'était lui. Moi, je l'avais vu boire des bières à la chaîne. Avec Eddy, il fumait des cigarettes la nuit dans des parcs. Il avait aimé Fanny, puis Carmen. Est-ce qu'il avait déjà fait l'amour ? À moi, il avait dit que non, mais à Mo il avait dit :

HYPOLITE.- Je l'ai fait, avec Carmen, une fois.

TITOUAN.- Il lisait des livres pas de notre âge, et puis me les refilait. Un jour, il était timide, l'autre, il faisait son numéro. « Je serai ton miroir/Je refléterai ce que tu es, des fois que tu ne le saches pas/Je serai le vent, la pluie, et le soleil qui se couche/La lumière à ta porte, pour te montrer que tu es chez toi. » Je voudrais caresser sa tête, enfoiré.

MO.- On est restés là. On n'a plus bougé. Le soir est venu doucement. Et doucement, on s'est rapprochés les uns des autres. On a pensé à Eddy, qui devait chercher un jardin à qui parler.

Fanny se lève, va à la baie vitrée.

FANNY.- Bonne nuit, mon amour.

Carmen regarde Hyppolite, comme si elle le voyait vraiment.

CARMEN.- Bonne nuit.

Ils sont proches les uns des autres, regards donnés au vide.

Hyppolite, à part.

HYPPOLITE.- « *Si j'étais grand.*

Je ne comprends pas si j'étais grand.

Pourquoi si j'étais, pourquoi j'étais ?

Pourquoi, pour devenir grand, rien qu'en pensée, on emploie un verbe à l'imparfait ?

Est-ce que je n'ai aucune chance d'être demain plus grand qu'hier ?

Est-ce qu'hier va me retenir toute ma vie ?

Est-ce que ça existe, le futur, si pour s'y projeter on parle au passé ?

Si j'étais grand, je serais moi petit enfant, si j'étais grand, je serais ce que j'étais hier, mais demain.

Quelle tête aurai-je quand je serai petit enfant et grand ?

Si j'étais grand, je serais aviateur et je planerais sur mon berceau, en balbutiant des mots très nobles.

Si j'étais grand, je serais pompier pour éteindre les feux immenses que j'aurais allumés dans le cœur des petites filles.

Si j'étais grand, je rentrerais le soir chez Maman, à la main mon attaché-case.

Si j'étais grand, on ferait les pires conneries, en deux fois pire, puisqu'on serait grand et petit.

Si j'étais grand, j'aurais les mêmes copains toute la vie et on mourrait ensemble, infimes, les uns contre les autres, voués sur nos cannes, et on ne saurait plus comment marcher, comme hier on ne savait pas.»

Hyppolite regarde ses amis, exécute quelques pas de danse et sourit.

On entend la chanson du Velvet Underground l'Il Be Your Mirror.

Noir.